

Changer d'ère

samedi 23 mars 2019, par [Denis COLLIN](#)

Pour comprendre quelque chose à notre présent, il est nécessaire d'appréhender la réalité dans sa globalité. On peut comprendre le mouvement des « Gilets Jaunes » en France sans le mettre en rapport avec ce qui se passe à l'échelle internationale, ce que la presse et les cercles dominants ont désigné du nom de « montée des populismes ». Mais nous entrons dans une nouvelle époque historique sous l'effet d'un double ébranlement.

Sur le moyen terme, nous avons connu depuis la Seconde Guerre Mondiale une première phase d'une trentaine d'années (et même un peu plus), marquée par la domination d'un capitalisme « organisé », dont l'État providence garantissait à la fois la stabilité économique et l'ordre politique – l'État providence apparaissait comme la réponse adéquate à la menace « communiste » russe ou chinoise. La crise de la domination des États-Unis, actée par la déclaration de Nixon le 15 août 1971 sur la non-convertibilité du dollar qui n'était plus « as good as gold », engageait une nouvelle voie que devaient emprunter les différents gouvernements (Callaghan puis Thatcher en Grande-Bretagne, Carter puis Reagan aux États-Unis) et que l'on a appelée « néolibéralisme », une voie fondée sur le « tout marché », la dislocation des systèmes de l'État-Providence et un développement irrésistible du commerce mondial, des « délocalisations » et de la division mondiale du travail. La crise des « subprimes » en 2008 a mis à jour les failles de cette nouvelle régulation « néolibérale » et précipité un mouvement de « démondialisation », d'abord dans les esprits – la « mondialisation heureuse » a vécu – et dans l'ordre économique et politique avec le retour des politiques protectionnistes, la dénonciation de plusieurs traités importants et même la menace américaine de quitter l'OMC.

Cette crise trentenaire de la régulation capitaliste mondiale se double d'un ébranlement à long terme des structures politiques et idéologiques, sur la base desquelles s'était développé ce qu'il faut bien appeler le cours de l'histoire universelle, puisque c'est précisément le capitalisme qui a « mondialisé » l'humanité, en a fait une communauté effective et lui a donc donné une histoire commune, universelle. Du début des temps modernes à nos jours, le développement économique est allé de pair avec le développement de la technoscience et la poussée démographique. Cette triple poussée allait servir ou devait servir le plus grand bien de tous, élargissant sans cesse le domaine de la liberté et d'une égalité, qui était vue comme une sorte d'homogénéisation de l'espèce humaine. Les idées politiques se sont modelées peu ou prou sur cette ligne, la gauche accaparant le monopole du « progressisme » et du « parti du mouvement » pendant que la droite défendait le « parti de l'ordre » et le poids des hiérarchies naturelles. Les crises majeures qu'ont été les deux guerres mondiales ont été réduites au rang d'accidents de parcours que la mondialisation croissante devait interdire à l'avenir.

Mais toute cette vision du monde est aujourd'hui si ébranlée que des pans entiers sont en train de s'effondrer. Remarquons d'abord que le progressisme est mis à mal. On a de plus en plus de mal à croire que demain sera meilleur qu'aujourd'hui. Fondée ou non, la panique climatique est révélatrice d'un état d'esprit. Les remèdes proposés pour sauver le climat sont d'ailleurs si ridicules qu'il vaudrait mieux que les scientifiques du GIEC se soient trompés lourdement ! Quand on entend des adolescents prôner les « petits gestes » (j'arrête le Nutella et demain la viande) pour culpabiliser les générations antérieures, on hésite entre le rire et les larmes du désespoir. On s'est longtemps demandé quel monde nous allions laisser à nos enfants et maintenant on doit se demander quels enfants nous laissons au monde. Mais tout ce spectacle de la « lutte pour le climat » doit être pris pour un symptôme névrotique au sens freudien, une manière camouflée d'exprimer ce qui taraude l'inconscient de nos sociétés. Et ce qui nous fait souffrir, c'est cette blessure narcissique que notre moi progressiste s'est vu infliger. La société « liquide » des individus désaffiliés est une impossibilité et tout le monde le sait. On ne pourra pas multiplier par 6 ou 7 la population mondiale au cours du prochain siècle, les ressources sont limitées et les champs d'investissements nouveaux se feront rares, quand l'Afrique aura été entièrement soumise à la division mondiale du travail.

En second lieu, l'homme qui se fait lui-même est à bout de souffle. Le soixante-huitard (caricatural) avait prôné la liquidation du père, c'est-à-dire l'abolition de l'ordre symbolique, pour parler en termes lacaniens. Le nouveau féminisme et la théorie du genre proposent l'abolition du réel, c'est-à-dire de la mère. Il ne reste plus que le moi imaginaire, adonné à la mortelle culture du narcissisme, le moi « délié », affranchi de tous les « déterminismes », comme l'avait demandé un ancien ministre de l'Éducation qui n'est plus nationale. Le mouvement né de la prétendue révolution sexuelle doit pédaler toujours plus vite et plus loin pour se maintenir debout. Mais il apparaît de plus en plus clairement que loin d'être une libération, elle est bien ce que Marcuse avait analysé comme une « désublimation répressive », afin que la sexualité « libérée » soit mise au service du principe de rendement, propre au mode de production capitaliste. Mais tout cela est en train de se renverser et les « nouveaux réactionnaires » se multiplient et commencent à se faire entendre. La toute-puissance infantile de celui qui prétend se choisir et choisir ses enfants comme des productions en magasin est si mortifère que le corps social secrète les antidotes nécessaires.

En troisième lieu, le désenchantement du monde n'a pas produit une cohabitation tolérante, mais réveillé la guerre des dieux. L'inquiétante autant qu'incontestable poussée islamiste, qui est loin de se limiter aux manifestations paroxystiques des djihadistes, n'est pas l'ultime sursaut que provoquerait l'entrée du monde musulman dans la modernité – thèse soutenue par Emmanuel Todd et justement réfutée par Jean Birnbaum dans *La religion des faibles*. L'islamisme est parfaitement moderne et maîtrise tous les moyens de la technologie pour étendre son influence et son emprise sur les âmes autant que sur les corps. Même les salafistes ont des téléphones portables ! La tolérance des multiculturalistes branchés n'est qu'une condescendance à peine cachée à l'égard des musulmans, mais ceux-là vont bientôt commencer à mesurer les effets de la tolérance à l'égard des intolérants.

Les marqueurs politiques et moraux traditionnels sont balayés par ce changement de période historique. Au-delà des politiciens qui ont su s'en emparer, se font jour nécessairement les aspirations à la défense de ce qui a constitué jusqu'à présent les cadres de la vie sociale, les cadres dans lesquels on pouvait revendiquer une vie décente. Le prétendu « populisme » recouvre une bonne partie de ces aspirations. Les citoyens veulent un État (et non une « gouvernance mondiale »), un État protecteur de la communauté nationale et apte à garantir la sûreté des perspectives de vie. Si le mot d'ordre du capitalisme absolu de notre époque est « familles, je vous hais ! », la famille assiégée pourrait bien apparaître de plus en plus comme « un refuge dans ce monde impitoyable » (Lasch). Les frontières nationales sont les murs qui soutiennent le monde, disait Hannah Arendt. Il devient urgent de retrouver un cadre plus limité que la mondialisation pour maintenir la possibilité d'un monde commun, ce qui n'apparaîtra paradoxal qu'à ceux qui n'ont pas compris que l'absence de frontières, c'est-à-dire l'illimité, produit le chaos. Des idées « de droite » deviennent ainsi des moyens de résistance à l'emprise croissante de la marchandise et du capital et des idées « de gauche » deviennent les revendications du capital transnational. Les réalignements politiques sont déjà engagés. Les réalignements intellectuels sont en cours. Dans ce moment où le vieux ne cesse de mourir et où le nouveau peine à émerger, le pire peut surgir. Mais aussi l'urgence du meilleur, tant est-il que les hommes font eux-mêmes leur propre histoire.